

Lorsque le samedi 24 octobre 1886, le paquebot *Bretagne* débarqua à New York les délégués venus de France pour l'inauguration de la statue de la Liberté, il pleuvait. La traversée avait été épouvantable. Le temps ne devait pas s'améliorer les jours suivants et ce fut sous un véritable déluge que le Président Grover Cleveland procéda à l'inauguration du colossal monument.

Du côté français étaient présents l'ambassadeur W.A. Lefavre et diverses personnalité de marque parmi lesquelles Ferdinand de Lesseps, le constructeur du Canal de Suez, qui s'attaquait déjà, en pleine euphorie, au canal de Panama. Le Président des Etats-Unis évoqua l'avenir de prospérité et de liberté promis au monde.

L'ambassadeur ne cultivait pas moins l'illusion puisque, dans son allocution, il affirma que la statue symbolique qu'on venait d'inaugurer représentait « la fin des guerres sanglantes et l'union de tous les peuples dans le respect des lois et la sympathie pour les faibles ».

La statue que l'on venait d'inaugurer, auprès de laquelle le colosse de Rhodes eût fait piètre figure, était arrivée à New York depuis plus d'un an. Elle avait été chargée à Rouen le 21 mai 1886 à bord du vaisseau de guerre *l'Isère*, prêté par le gouvernement, et était parvenue à destination, à Bedloe Island, le 17 juin suivant.

Bien entendu il n'avait pas été possible de transporter dans son état définitif un monument de 46 mètres de haut. Ses deux cents tonnes de métal, quatre-vingts de cuivre et cent de fer, furent réparties en deux cent quatorze caisses. Lorsqu'elle arriva, il n'y avait plus qu'à la monter, mais le socle n'était pas encore terminé.

La première pierre n'avait été posée qu'en mai 1884, par les soins du grand maître de la Grande Loge Maçonnique de New York. Il ne devait être terminé qu'en avril 1886. C'est qu'en vérité les citoyens des Etats-Unis faisaient peu de cas de ce cadeau que leur offrait la France. Et comme il était destiné à orner le port de New York, les autres états américains ne se souciaient pas de participer à l'érection du socle.

On avait eu beau faire traverser l'océan au bras de la statue porteur du flambeau pour en faire le clou de l'exposition de Philadelphie en 1878, ce morceau de poids et de taille – 2 mètres 45 pour l'index – n'avait convaincu que bien peu de gens. La souscription était loin d'être couverte, alors que le peuple français avait depuis longtemps fourni le million et demi qui lui était demandé.

Ce fut au célèbre journaliste Joseph Pulitzer, propriétaire et directeur du New York World, que revint l'initiative de ranimer l'enthousiasme. Dans des articles violents, il stigmatisa l'indifférence de ses concitoyens ; il organisa des manifestations artistiques et sportives, suscita une souscription parmi les enfants et mena l'affaire rondement.

Deux années d'attente supplémentaires, c'était à tout prendre peu de chose pour le sculpteur Frédéric Bartholdi qui portait en lui l'idée de la statue de la Liberté depuis vingt ans. Cette liberté, il y avait songé pour la première fois à un dîner chez l'historien Edouard de Laboulaye en 1865.

Au cours du repas, un convive demanda ironiquement si la jeune Union répondrait à l'appel de la France, au cas où celle-ci serait menacée. Edouard de Laboulaye répondit « oui » et ce fut lui qui lança l'idée de construire un monument à la liberté, à l'Indépendance des Etats-Unis et à l'amitié franco-américaine.

Bartholdi roula ce projet dans sa tête pendant cinq ans. En 1870, Laboulaye, revenant à son idée, proposa sa réalisation pour le centenaire de l'Indépendance en 1876. Bartholdi partit pour les Etats-Unis pour tâter l'opinion américaine et s'assurer les appuis nécessaires. Il fut décidé que la France offrirait la statue achevée et les Etats-Unis le socle.

L'œuvre achevée le 4 juillet 1884, dans la cour des établissements Miège & Buhler, dans le XVII^e arrondissement. Aujourd'hui, l'immeuble à l'endroit où se dressa la statue en cours de fabrication, n'a aucun intérêt ; la plaque commémorative qui y a été déposée, existe-elle toujours ?

Le sculpteur réalisa trois maquettes successives. La première ébauche était haute d'un mètres vingt-cinq. La seconde avait déjà une taille

respectable : deux mètres quatre-vingt-cinq. La troisième, celle qui fut réalisée dans ses moindres détails mesurait onze mètres.

Divisée en de nombreux tronçons, cette maquette fut agrandie quatre fois. Il ne s'agit pas d'une statue massive, mais d'une carcasse de fer recouverte de feuilles de cuivre martelé de deux millimètres et demi d'épaisseur. L'armature avait été confiée à Gustave Eiffel, le futur constructeur de la Tour.

Lorsqu'elle fut illuminée pour la première fois, la liberté qui éclairait le monde et dont le flambeau devait être visible la nuit à quatre-vingt milles à la ronde, ne se voyait guère au-delà de Manhattan. C'est ce qu'affirmaient les mauvaises langues.

Ce reproche n'est plus de mise. Avec ses dix grosses lampes de mille watts et ses trois lampes de 400 watts à vapeur de mercure, la Liberté éclaire de façon fort décente et le mélange des sources lumineuses donne à cet éclairage fixe, l'illusion de la lueur dansante d'un vrai flambeau.

Les Américains ont adopté leur « Miss Liberty » et la choient à raison de plusieurs dizaines de milliers de dollars par an.

On consolide son socle, on lutte contre la rouille, on maintient à la base un air conditionné pour éviter les fissures que causeraient les brusques changements de température.

Et plus nombreux que jamais les touristes montent jusqu'à la plateforme du flambeau pour admirer la rade sillonnée de navires battant pavillons de tous les pays du monde.